



ADAPTATION
DU POÈME "V"
DE TONY HARRISON

INTERPRÉTATION
JONATHAN RENIER

MISE EN SCÈNE
NICOLE CHARPAIL

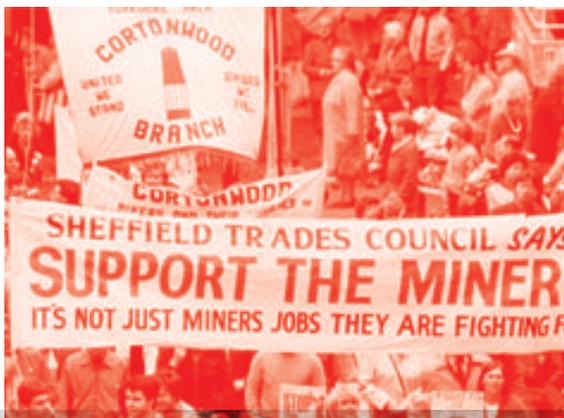
1. Un mot sur l'œuvre et son contexte
2. Le propos (l'histoire)
3. Adaptation et mise en scène
4. Intention
5. Un mot sur l'auteur et la traduction
6. L'équipe artistique
7. Partenaires et planning



UN MOT SUR L'ŒUVRE ET SON CONTEXTE

« Tony Harrison écrit **V.** en 1985. Long poème épique et dramatique, cri du cœur pour les gens du nord (de l'Angleterre) qui se trouvaient au chômage. Tony Harrison donne à la poésie ce rôle politique, engagé, pour éveiller, réveiller les consciences, donner accès à une langue de la rue, pour la confronter à (celle de) l'élite anglaise.»
Par Jacques Darras (Le traducteur)

Parce qu'elle louvoie constamment entre les extrêmes, surprenant son public là où il ne s'y attend pas, la poésie de Tony Harrison est inclassifiable. À l'instar de l'ironie, son mode d'écriture privilégié, elle est à la fois iconoclaste et traditionaliste, populaire et élitiste, pudique et publique, inclusive et exclusive. Cécile Marshall



LE PROPOS

Tandis qu'il vient se recueillir sur la tombe familiale du cimetière de Leeds, un poète découvre toutes les tombes taguées par des skins : Des hooligans, avec leurs habituelles croix gammées, noms des clubs de foot, injures contre les immigrés, insultes aux anciens métiers gravés sur les dalles des défunts, etc.

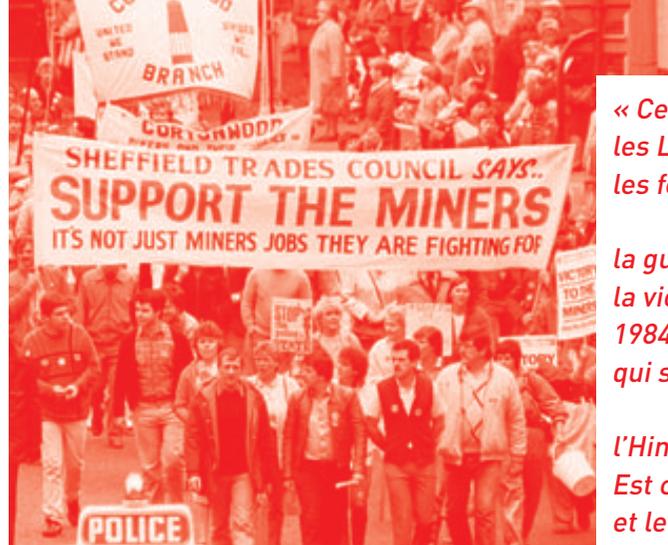
« Le cimetière surplombe une mine désaffectée.
Le sol, en s'effondrant incline les obélisques,
Sur l'un on peut lire MERDE, l'autre à droite ENCULÉ,
Graffitié par la grâce d'un auteur en pleine bière. »

À partir de cette découverte où TOUT fait déjà métaphore « d'un monde » qui a sombré et du drame du nôtre qui s'écroule par-dessus, notre poète est pris d'une rumination folle. Celle-ci l'emmène assez loin pour qu'il lui prenne d'engager une dispute avec l'un de ces skins dont on ne saura jamais s'il fut présent ou a surgi seulement dans sa tête. Débat violent car en face du désastre social qui serait « à l'origine de leur geôle », la poésie pourrait bien être mise à terre. On comprendra très vite que ce combat a lieu à l'interne de la conscience tourmentée du poète.

Parmi les mots graffitiés, il y a partout ces « V », tous des « contre » (versus), dont les hooligans usent à l'envi pour batailler entre clans ou équipes. Dans le même but, un « united » (pour la « Leeds united ») sera découvert tracé sur la tombe familiale.

Choix des armes pour notre poète estomaqué : se battre encore avec des mots, même quand les mots n'ont plus de sens. C'est ce qu'il fera jusqu'au soir plutôt qu'effacer les insultes.

Au sortir d'un long périple, c'est à NOUS qu'il demande de décider de la solidité de nos chaînes « united » et d'imaginer si « V » pourrait de nouveau signifier « victoire ».



« Ces V sont tous les « contre », les « versus » de la vie
les Leeds contre Derby, les Noirs contre les Blancs
les femmes versus les hommes, droite et gauche, rouge / facho,

la guerre classe contre classe n'est jamais résolue
la violence NOUS contre, EUX, EUX contre NOUS continue.
1984 les Mines Mac Gregor
qui s'opposent à l'Union Syndicale des Mineurs,

l'Hindou contre le Sikh, l'âme le corps, cœur esprit,
Est contre Ouest, sexe contre sexe,
et le cœur du problème nourrissant ces conflits... ? »



1984 :
Marche de soutien
aux mineurs en grève

Euro 2016 :
Hooligans

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE

Magnifique récit en rimes et alexandrins dont nous conservons la forme comme mode d'expression : Mais comment faire ACTION dramatique de ce qui se présente d'abord à une sensibilité littéraire ?

C'est ce qui a motivé le choix de certaines parties du texte, architecture complexe dont nous avons épuré le dessin pour ne pas faire perdre le fil d'une progression dramatique à un auditeur – cette fois en présence. L'épopée se joue uniquement dans l'ESPRIT du personnage, il faut la suivre pas à pas et sans faillir.

Comment faire aussi événement théâtral, à savoir nécessité d'un rassemblement de plusieurs autour d'un dire, lequel en poésie parle d'abord de l'âme à l'âme ?

Pour n'être pas seulement la parole d'un (très habile) conteur mais devenir l'épreuve à vue d'un personnage, une telle écriture réclame qu'on prenne certains partis : **Nous avons pris ici celui « du théâtre et son double », autrement dit celui où la scène a une réelle puissance « magique ». Scène qu'on ne pénètre pas sans risque d'y être pris.**

LA SCÈNE

Cette scène – et dans tous les sens du terme – surgit d'une tombe. Scène des plus magistrales. Elle seule est à peine signifiée par une trace lumineuse. L'espace est vide. Devant ce vide, notre poète annonce élégamment que c'est dans ce cimetière qu'il voudrait être enterré « s'il y a un coin sous les pieds des rosiers, des jonquilles dont Dad a pris soin d'embellir le caveau familial ». Mais à peine y mettra-t-il un pied qu'il sera pris au piège.

Cet endroit s'avère plutôt la gigantesque métaphore d'un passé qui s'écroule (mais chuchote encore par la voix des morts) sur un avenir pour le moins chaotique (hurlant par celle des skins).

Il reviendra au seul acteur de nous permettre de nous représenter à tout ce qui se trouve et se déroule dans ce cimetière « magique ».

LE PERSONNAGE

Notre homme va donc être possédé par degrés, d'abord à cause des boîtes de KRO « qu'en place de fleurs il découvre sur les tombes », mais plus encore face à des ÉCRITURES :

**« La langue dans ce cimetière, parcourt toute la gamme,
Depuis une phrase latine pour un maire député,
Ou ceux qui sur la somme sacrifièrent leur vie (... ..)
Disant qu'ils s'endormirent dans la divine paix,
(... ..)Jusqu'au mot CON, PISSE, MERDE, ET SURTOUT ENCULÉ. »**

Possédé plus encore, il va l'être au contact du fameux skin passé par là, son seul antagoniste, dont on ne saura jamais si la gueulante fut réelle ou seulement dans sa tête – mais qui crie assez fort pour être appelé « mon double », « mon autre moi ». Un « autre » qui ira jusqu'à dire :

**« On t'gravera du poète quand on t'mettra dans le trou
Et, ça, mon con, c'est une sacrée injure... »**

Double avec lequel le sujet va devoir se battre (comme en schizophrénie), mais aussi négocier (comme en thérapie) pour sortir de cette crise en confiant :

« Je survis à moitié, mais suis mort à demi ».

L'INTERPRÉTATION

Elle se tient tendue entre la sobriété que réclame l'écoute de ce discours complexe et la générosité de présence que réclame l'incarnation d'un personnage. **Ici la langue est musique dont il faut jouer mais qui ne doit pas bercer ni faire échapper à l'acuité du propos.** La rumination de notre poète, portée par une OBSESSION sera faite donc de ruptures permanentes puisque notre « bonhomme » est constamment interrompu par de « l'autre », qui vient le déranger dans le fil de son action comme de ses convictions, le faisant d'ailleurs changer « d'humeur » comme de chemise.

Tirailé entre retenue et passion, son combat mental en passe par toutes les langues : L'érudite qu'il voudrait honorer et la grossière qui le surprend au plus fort de ses indignations. Par ces contrastes, il nous intéresse qu'on puisse sourire aussi de notre personnage, capable de poétiser en face du trivial, vociférer en maintenant ses rimes, raisonner en se moquant des intellectuels. Convaincu mais aussi très contrarié, contrarié mais aussi d'une tenue remarquable même au plus fort de son désarroi, il s'expose à toutes les moqueries et toutes les admirations : peut-être que la « bravoure » – qui fait en général sourire – peut inviter au courage qui nous est nécessaire en face de ce désarroi qui est aussi le nôtre.

QUELLE FONCTION DU SPECTATEUR

Autre parti, puisque nous sommes au théâtre, est que ce débat intérieur glisse vers ce qui relèvera parfois d'une **confession publique**. Que le spectateur soit personnellement impliqué dans les questions qui menacent notre personnage de clivage. Que ce soit son regard qui permette de ne pas devenir fou.

Il s'est donc agi de savoir comment jouer avec le mur Stanislavskien et le percer aux justes endroits d'un rapport direct avec l'assemblée :

Car s'il vaut de « s'amuser » à surprendre par le trou de serrure un gars qui se met à parler tout seul pendant une heure au milieu des morts plutôt que de s'occuper durant 10 minutes de la tombe de ses proches tel qu'il était prévu, il vaut aussi d'être intéressé, personnellement et collectivement, par la question qu'il pose :

Les éclairs de sens qu'ouvre une vision poétique peuvent-ils avoir raison d'un véritable désastre social et politique ?

LA LUMIÈRE

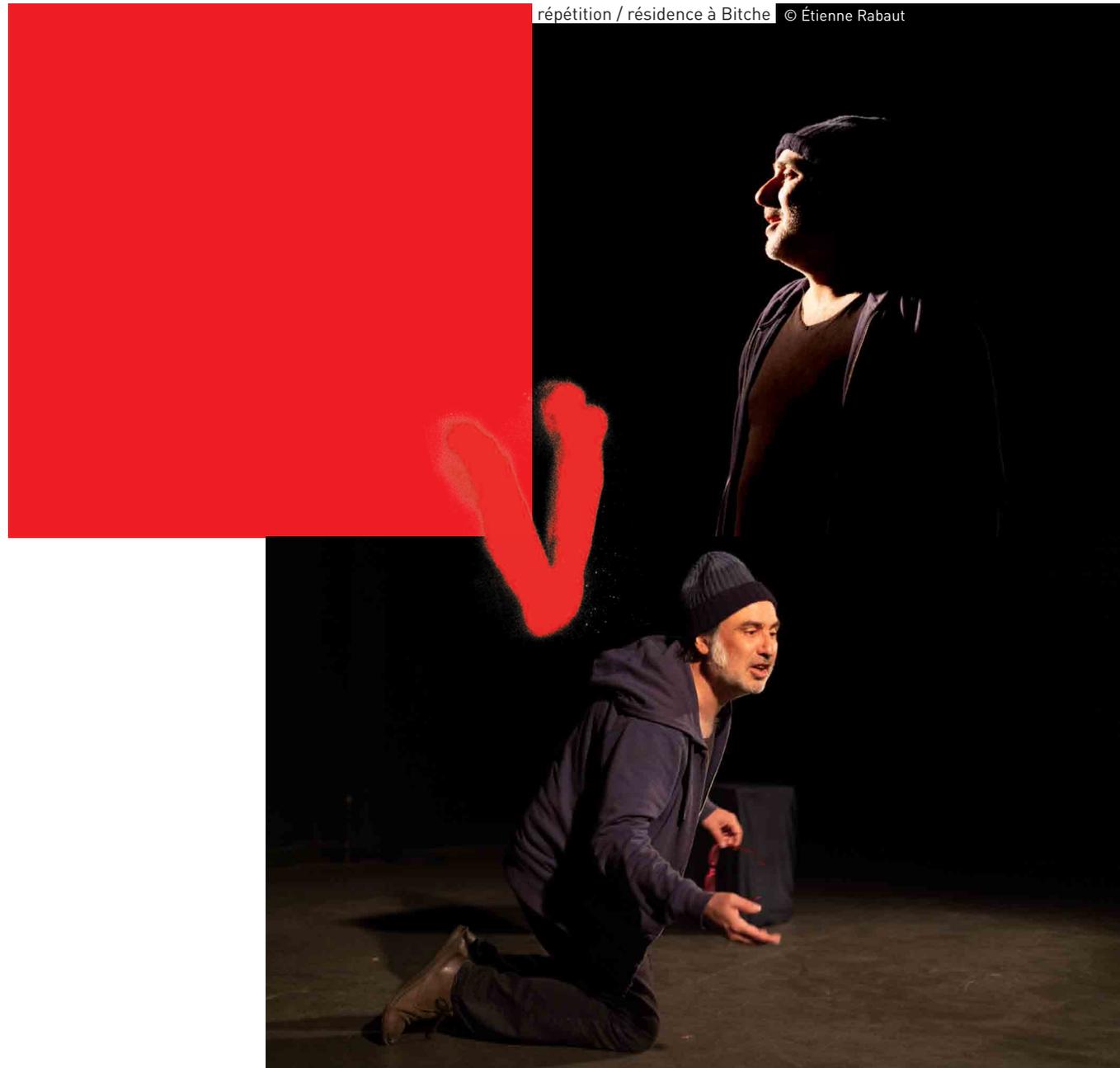
La lumière est ici d'une sobriété magistrale et volontairement sans aucun changement en cours de spectacle. Elle capture seulement l'acteur ici ou là, qui erre dans le noir, et fait valoir l'évolution du personnage aussi bien dans l'espace que dans l'ESPRIT.

Elle devrait autoriser qu'on se représente à l'amplitude de son errance spatiale et mentale même sur un très petit plateau.

LE SON

Aucune musique. Seulement un fond sonore extrêmement faible. Bruissement de la pluie quand elle est des plus fine, perceptible vraiment dans les moments de silence.

Ces choix de simplicité permettent de porter toute l'attention à l'écoute du texte et au jeu de l'acteur.





INTENTION DU SPECTACLE

Par Jonathan Rénier et Nicole Charpail

« La poésie du monde n'est pas séparable de la proximité par excellence, ou de la proximité du prochain par excellence ». (E. Levinas)

C'est pourquoi nous avons voulu porter ce texte à la scène théâtrale, **car la voie poétique s'y avère plus capable que tous les raisonnements d'approcher d'aussi près des questions brûlantes posées à notre « humanité »**. Mais on pense parfois aujourd'hui qu'on ne peut plus agir sur la vie sociale et politique, et c'est impensable parce qu'abandonner le combat signifie qu'on oblige la jeunesse (entre autres) à mettre en œuvre des réactions violentes de destruction, sans espérance ni objectifs. Aussi, est-ce plutôt à une expérience « **poétique** » qu'est convié le public à travers la mésaventure de notre personnage et le drame intérieur qui va le surprendre.

Il nous intéresse en effet que ces questions – de relation au prochain, d'habitation du monde – s'incarnent ici à travers un conflit de conscience très personnel, incarné, lequel n'est pourtant pas sans rapport avec la « mauvaise conscience » qui caractérise **ce** siècle – et n'épargne pas les **artistes**.

Mais alors pourquoi ce drame ne peut-il se dire qu'en fouillant le langage dans tous les extrêmes qu'il a pu traverser ? Parce que ce sont des hommes de toutes les classes sociales qui ont trouvé des mots « pour le dire », – mais parce qu'il peut arriver à des hommes de toutes les classes sociales que les mots n'aient plus de sens pour personne à force qu'ils ne peuvent plus se parler. À l'instar de cette improbable rencontre imaginée ici entre un hooligan et un intellectuel.

Aussi **nous pensons que cette écriture peut parler à un public très large. Non pas seulement parce qu'on y « cause » en rimes et alexandrins y compris pour jurer et vociférer – mais parce qu'on met ici les pieds dans le drame contemporain de la « rupture »**, et qu'on questionne ce qui a pu conduire à l'impossible transmission (entre seulement deux générations) du minimum sur quoi tout être humain pourrait « logiquement » s'appuyer – pour donner un sens à sa vie.

Mais ce qui est beau dans V., c'est que du Désir demeure, même insatisfait – qui est le propre du Désir avec un grand D. Infini Désir, forcément et pour toujours insatisfait, flanqué d'une responsabilité également infinie. **C'est sur lui que s'ouvre la fin du poème, et pour nous inviter à le soutenir.**



tombes profanées :
cimetière de Fontainebleau

« Là où les kids se servent de bombes aérosol d'autres leur font comprendre l'origine de leur geôle par des néons géants aux terrils du Yorkshire ou les pubs de tabac, l'étoile bleue pour la bière l'aimant monogrammé, le casque crête royal toutes ces pubs au néon qui renverraient les gars bombant leurs Enculés ! Au fond de leur déprime. »

L'AUTEUR ET LA TRADUCTION

Tony Harrison est né en 1937 dans un quartier ouvrier de Leeds, ville industrielle du nord de l'Angleterre ; son père travaille dans une boulangerie. C'est donc grâce à une bourse qu'il a pu entrer au Leeds Grammar School et étudier les lettres classiques à l'Université. Le poète fait de ce conflit entre son milieu d'origine et sa vocation le moteur d'une réflexion sur le langage et le pouvoir, sur la puissance du langage.

« Mon éducation dans un milieu que l'on dit "illettré" m'a donné la passion d'une langue susceptible de communiquer directement et immédiatement. J'aime l'idée d'hommes parlant à des hommes plutôt qu'à Dieu ou, pire encore, à des lettrés. » (Harrison, 1991 : 9)

Harrison ne se contente pas de montrer comment le décorum linguistique renvoie à la stratification sociale : il examine la question de savoir ce qui peut être dit, comment et par qui. Si le poème a suscité des débats passionnés, c'est parce qu'il mettait en jeu simultanément la politique, le sexe, le vocabulaire transgressif.

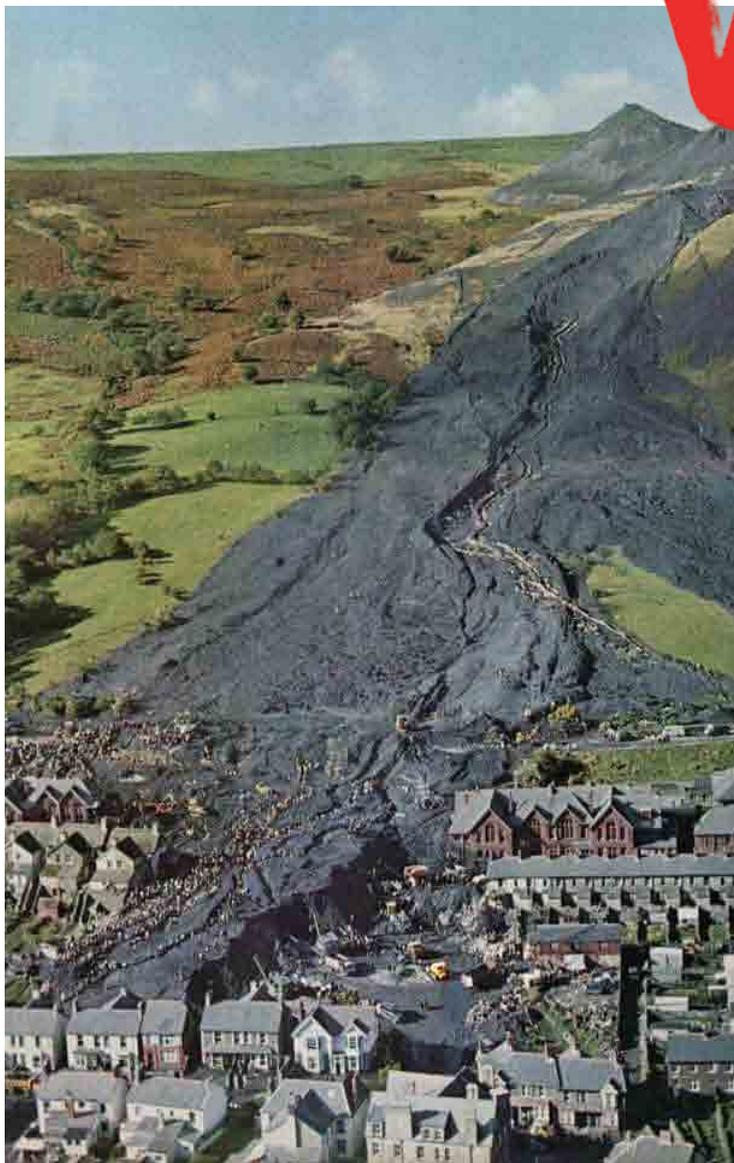
Il empoigne la langue, pour en traduire les chocs sociaux. (Bernard Brugière)

Retenir la poésie encore avant son extinction, comme si elle était comparée à l'extinction de l'espèce animale. Ne restant que le lieu du poème pour dire avec force, ce qui explose quand il est impossible de se rejoindre.

Il ne considère pas sa poésie comme un art majeur, inaccessible. Il veut la rendre publique. (Théâtre contemporain.net)

La langue qu'il emploie est un anglais moderne, qui ne recule point devant les tournures de phrases familières, les proverbes populaires, les références aux marques de la société de consommation ou à la culture populaire.

Toute la singularité de cette poésie est de réussir à accommoder cette apparente facilité langagière et narrative avec des formes poétiques rigoureuses, une caractéristique que Jacques Darras s'est attaché à faire ressortir dans sa traduction. (Cécile Marshall)



**« Je ne sais si trente ans de grisaille du Yorkshire
trente averses de fleurs d'épines ou de pommiers
éroderont un jour nos chaînes UNITED.
À vous de décider de leur solidité. »**



L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

JONATHAN RENIER

Après 3 années avec le metteur en scène Régis Hébette au théâtre de l'Échangeur, où il joue deux pièces : *Aujourd'hui plus que jamais d'Agnès Marietta* et *Isma de Nathalie Sarraute*, Jonathan Renier suit une formation de comédien à l'école Charles Dullin durant deux ans.

Il se forme à la méthode du Théâtre de l'Opprimé avec la comédienne et metteuse en scène Nicole Charpail. Il rejoint son laboratoire appelé Travaux publics en 2004, en tant que comédien et vidéaste.

En 2008-09, après avoir joué dans divers courts métrages, il est comédien et vidéaste dans la pièce *Qu'une tranche de pain de Fassbinder* mis en scène par Fabrice Dubusset de la compagnie « Procédé Zèbre » et produite par la Comédie Scène Nationale de Clermont-Ferrand.

À partir de 2013, il se tourne vers le clown. Après une formation de deux ans de clown animée par Claudia Nottale, il a joué dans le spectacle *En bal d'amour* (pour dix clowns), dans lequel il a créé un solo et un duo sur la relation de couple.

Il continue d'explorer le clown avec Claudia Nottale, Noëlle Dalsace, Arnaud Coquelin et Joël Roth.

En 2019, il crée une petite forme de théâtre grotesque intitulé « *Tabula Rasa* » co-écrite et mise en scène par Joël Roth.

NICOLE CHARPAIL

Nicole Charpail est artiste dramatique, auteure, metteur en scène, et formatrice en travail de l'acteur. Elle est théoricienne de la

démarche « Personne-Acteur-Personnage » (cf. Revues Théâtre Public - Art et thérapie - Ed. Acoria « des théâtres de l'autre ») par laquelle elle produit ses propres spectacles et accompagne des artistes professionnels et amateurs dans leurs créations.

Elle fonde en 1991 l'association Miss Griff (compagnie théâtrale.), consacrée à la production artistique et l'action culturelle en vue de la transformation sociale.

Auteure et interprète de Miss Griff (création dramatique évolutive) - (Cf. Miss Griff Mess' Édition Acoria), elle est également metteuse en scène et formatrice auprès d'artistes professionnels, amateurs, de personnes handicapés, incarcérées, hospitalisées, de travailleurs sociaux et du soin.

Praticienne de « Théâtre de l'Opprimé » / A. Boal depuis 1985, elle est aussi écrivain (Cf. Ed. Sulliver « un amour sans nom » et autres en cours).

PIERRE COURT

Pierre Court est créateur lumière et scénographe depuis 1998. Il a travaillé entre autres avec les compagnies : Etc...Art, Miss Griff, l'Auvergne imaginée, Théâtre du pélican, Actuel Théâtre, Wejna, Euroculture en pays de gentiane, L'abreuvoir...

Pour la Comédie de Clermont-Ferrand (Scène Nationale), il a réalisé des créations lumières et accueilli diverses compagnies internationales en tant que régisseur lumière depuis 2002.

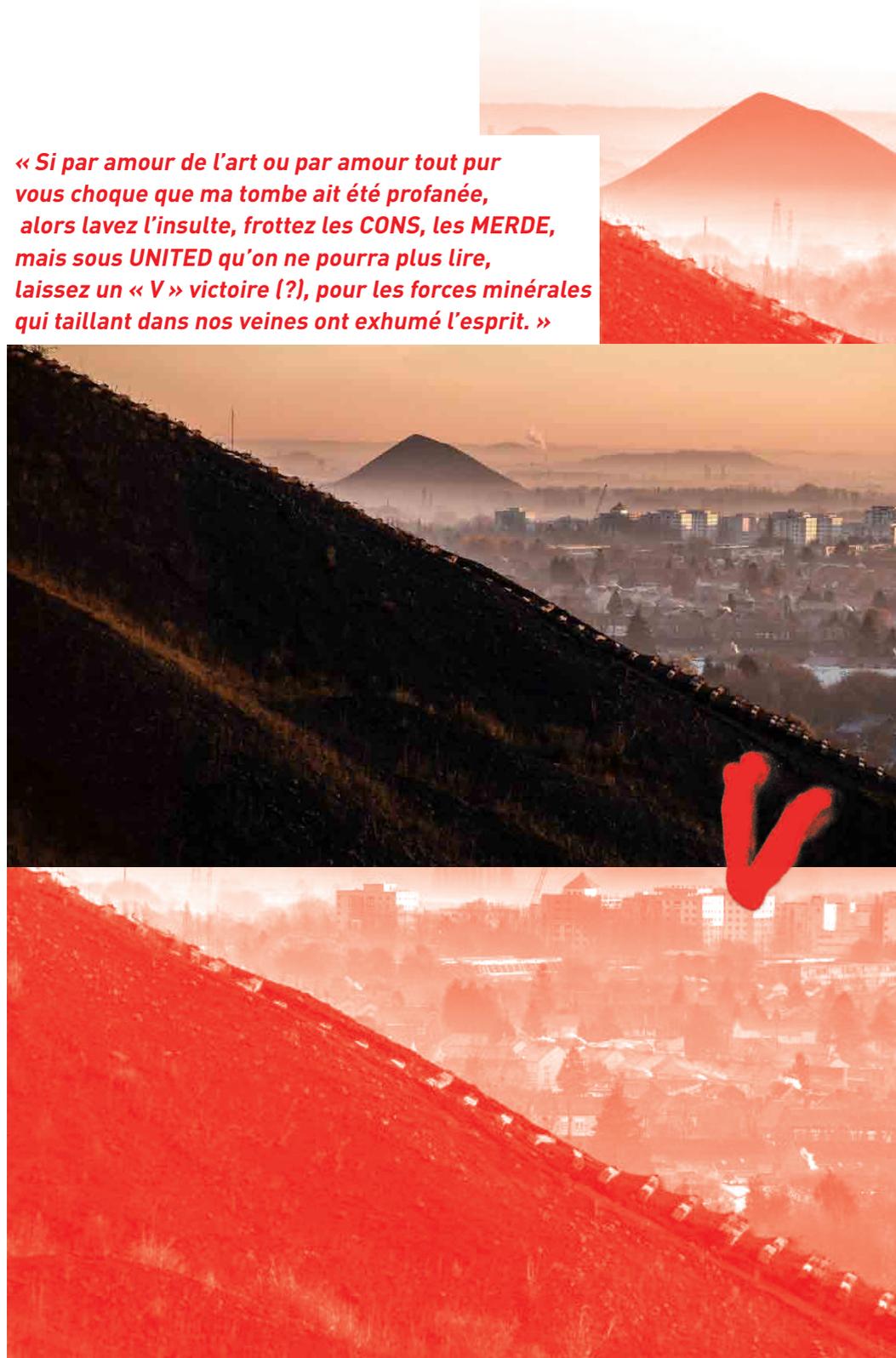
PLANNING & PARTENAIRES

3 septembre 21 → Sortie du spectacle aux Ateliers de Bitche (Nantes)

17 au 19 mars 22 → La Ruche (Nantes)

22 & 23 avril 22 → La Petite Gaillarde (Clermont-Ferrand)

Contacts envisagés : Théâtre Le Cyclope, le TNT, le Théâtre de Belleville (Nantes)



« Si par amour de l'art ou par amour tout pur vous choque que ma tombe ait été profanée, alors lavez l'insulte, frottez les CONS, les MERDE, mais sous UNITED qu'on ne pourra plus lire, laissez un « V » victoire (?), pour les forces minérales qui taillant dans nos veines ont exhumé l'esprit. »

DURÉE : 50 MIN.

CONTACTS :

JONATHAN RENIER
moodtrane@gmail.com
06 15 40 32 90

NICOLE CHARPAIL
missgriffassociation@hotmail.com
01 46 64 81 50
